

## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées qu'à partir du 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons seront transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là qu'à partir de cette époque nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

La mode ne s'occupe pas seulement de dicter nos toilettes et notre ameublement, elle règle encore notre contenance, nos attitudes. Caractère extérieur de notre individu, mouvements intérieurs de l'âme même jusqu'à un certain point, tout est soumis à sa loi. Que de personnes, cependant, pèchent par ignorance ou manque de réflexion à ce sujet ! De là cette absence d'harmonie entre l'attitude et l'habillement, qui vous choque à l'égal d'une note fausse.

La Rochefoucauld a dit qu'il y a un air qui convient à la figure et aux talents de chaque personne. Nous ajouterons qu'il en est un spécial aux gens de même société ; les personnes inoccupées ne marchent pas, ne parlent pas, n'agissent pas comme les autres. Enfin, s'il y a une infinité de contenance bonnes ou mauvaises, il n'y a qu'un seul bon maintien.

Le temps est loin où les attitudes guerrières, les physionomies fatigues, les pâleurs des incomprises étaient de mode. Époque de victoires où le nom d'un soldat enthousiasmait les esprits ; jours de poésie et d'orageuses passions suscitées par le genre byronien qu'un poète anglais imposait à tous ; moments de romantisme et de sensiblerie qui amollissaient le cœur... Tout cela est bien fini, personne n'y songe plus.

Aujourd'hui, l'attitude est ferme et raide ; plus de bras arrondis, plus de mouvements balancés, plus de révérences. On marche droit devant soi, sans tourner la tête, les coudes appuyés sur les hanches, qu'ils ne doivent pas dépasser ; si l'on se salue, c'est d'un petit mouvement de tête, qui jadis eût paru de la dernière impertinence. La toilette actuelle donne le mot de ce changement ;

la dureté des cols montants qu'il ne faut pas briser, le collant des corsages, le « bridage » des jupons, voilà des raisons suffisantes pour expliquer que l'ampleur des mouvements soit tout à fait hors la loi.

La toilette a ses exigences au point de vue de l'attitude. Une femme magnifiquement parée d'une robe de velours à traine ondoyante doit marcher posément, avec toute la noblesse que réclament ses atours. Il ne lui est pas permis de courir, de sauter, de

gesticuler, comme pourrait le faire une femme en toilette écourtée. « Il est encore permis de rêver avec un chapeau bleu de ciel, mais il est défendu de pleurer avec un chapeau rose, » a dit une femme d'esprit.

Par ces temps d'égalité parfaite, alors que les étoffes à bon marché sont à la portée de tous, et que l'idée la plus simple fait surgir tout à coup des fortunes de nabab, il semble que le caractère extérieur des individus devrait être le même. Mais point, et c'est là que nous en voulons venir : l'attitude implique manifestement une certaine communauté d'origine entre les personnes. Grâce à elle, on reconnaît une bonne ou une mauvaise éducation, et la fréquentation des gens d'un monde choisi. C'est comme un sceau ineffaçable auquel chacun se reconnaît en dépit de l'habit. — L'habit ne fait pas le moine, et cependant ils devraient l'un et l'autre ne faire qu'un !

Maintenant que l'opinion est formée sur les modes d'hiver, on peut sûrement désigner le paletot russe et la redingote

comme étant les confections les mieux portées. Nous n'avons pas à revenir sur le premier : tout le monde le connaît trop bien ; quant au second, c'est presque le similaire de l'autre. La redingote se présente sous plusieurs aspects : c'est tantôt une copie presque exacte du vêtement masculin, et il est, par conséquent, de la plus grande simplicité ; tantôt la redingote affecte une allure moins grave, sa coupe se modifie par derrière et des ornements de velours ou de faille viennent en rehausser la valeur. Nous citerons, à cette occasion, le gracieux modèle suivant, dont l'étoffe est un beau drap



P. N° 341. — CHAPEAU Boyard.



matelassé noir. Les devants, croisés par deux rangs de boutons, tombent tout droit. Le dos cintré et ses deux petits côtés sont ajustés dans le haut, tandis que du bas ils forment une jupe assez ample. A partir du dessous de bras et pris dans la couture de côté du vêtement, un revers de même étoffe va se rabattre sur la jupe de la redingote et s'y fixer par cinq boutons. Ces revers, bordés de velours, sont gracieusement échancrés autour de la taille, qu'ils encadrent et dégagent à la façon d'une polonaise. Poches fendues bas sur les côtés, avec biais de velours, boutons et fausses boutonnières. Col *Angot* et parements de velours au bas de la manche; celle-ci ronde et large, avec boutons et fausses boutonnières.

Une petite critique en passant : Pourquoi donc placer des poches tout à fait dans le bas de ces longs vêtements, et parfois une seule complètement derrière? Ce n'est ni beau, ni commode, excepté du moins pour messieurs les *pick-pocket*.

Sommes-nous donc vraiment si en retard pour les toilettes de bal? Qui donc songe à danser? Les réceptions officielles sont généralement le signal de ces fêtes mondaines, à Paris comme en province, et ce n'est guère avant la dernière quinzaine de janvier qu'on en reçoit l'avis. Il est vrai qu'une femme prévoyante a raison d'arrêter à l'avance la toilette qu'elle pourra faire en cette circonstance. En principe général, le tulle, la gaze, le crêpe et la tarlatane sont, de toutes les étoffes, les meilleures pour danser; c'est vaporeux et léger, en outre jeune et seyant. Les volants tuyautés, les bouillonnés, les coulissés, le capitonné, voilà les plus heureuses combinaisons pour les jupons. Une cuirasse avec écharpes assorties, un peplum ou une tunique juive, un fourreau, une traîne abbesse, etc., que l'on établit en faille ou crêpe de Chine, tels sont les éléments que présente la mode actuelle pour accompagner le jupon léger à longue traîne *froufrou*.

Pour le début de la jeune fille à son entrée dans le monde, nous conseillons une toilette de tarlatane blanche. Jupon de tafetas blanc à courte traîne, couverte jusqu'en haut de volants de 12 centimètres, tuyautés, et dont les bords sont échiquetés, ce qui est plus léger que l'ourlet. Corsage à la vierge, c'est-à-dire peu décolleté, en taffetas blanc voilé de tarlatane à pointes arrondies devant et derrière. Une berthe tuyautée en tarlatane, encadre le corsage; sur le côté, un groupe d'œillets blancs et de clématites de même couleur avec feuillage. Une écharpe en faille blanche part de la pointe du corsage pour entourer la toilette et former un beau nœud sur la traîne, avec un bouquet de mêmes fleurs se répandant tout autour.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description de la gravure dans le texte.

P. N° 341.

CHAPEAU *Boyard*. — Ce chapeau, en forme de pain de sucre, est en velours royal gris, avec passe diadème de même étoffe. Des bandes de plumes grises sont cousues en colimaçon sur la calotte, de façon à recouvrir toute la forme jusque derrière; des bandes pareilles voilent la passe en entier. Une bande de velours, recouvert de plumes semblables, coupe le bavolet derrière, formant des brides; celles-ci se nouent sur le côté, derrière l'oreille, et le nœud est fixé par une étoile de plumes rouges.

G. N° 695.

TOILETTES DE VILLE. — 1 et 2. Même costume vu de dos et de face. — *Le Confortable*, grand paletot de drap matelassé gris; les devants tombent tout droit, le dos est cintré à deux petits côtés, et le tout est demi-ajusté. Un large biais de sicilienne noire entoure le bas du vêtement, avec une torsade en cordonnnet comme tête. Deux longues pointes de sicilienne rayent les devants et le dos, où elles se terminent par un gland. Une torsade suit le bord intérieur de chaque pointe, et des boutons de soie au cro-

chet accompagnent les bords extérieurs sur toute leur longueur. Des macarons en passementerie, avec glands pendans, ornent le milieu du dos sur trois lignes; la même garniture se retrouve dans le haut des devants. Un col de sicilienne à coins brisés pour le haut du vêtement, et des parements de même étoffe au bas des manches, avec feuille et glands en passementerie, complètent le tout. — Jupon de faille noire, à courte traîne, entouré de trois volants; celui du milieu est plissé. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre gris ardoise; la passe enlevée à la façon du *Gainsborough*. Bandeau de plumes noires dessous. Une grande plume noire, dite *amazon*, sortant d'un anneau de jais, entoure la calotte entière en se tortillant derrière. Une griffe de jais simule une tête de peigne dans le bas et complète l'ensemble.

G. N° 699.

ÉLÉGANTE TOILETTE D'INTÉRIEUR (VUE DE DOS ET DE FACE). — Costume de drap et velours prune. — Le devant seul du jupon est en velours, couvert de broderies de soie jaune et terminé par une frange jaune mélangée d'or. Le premier côté du jupon se rabat comme une pointe sur le devant; ses bords, lisérés de jaune, sont ornés de boutons et de fausses boutonnières de même couleur. Le second côté se joint à la traîne, et le bord, qui touche au précédent, est garni de même. Le jupon, par derrière, est ample, et ses plis sont coulissés de place en place jusqu'à la traîne qui forme éventail. Deux écharpes de velours, ornées de franges jaunes, partent du milieu de la ceinture devant pour se réunir au bas de la traîne par un large nœud. — Le corsage, en drap, possède un plastron de velours devant et derrière; ces plastrons sont brodés de soie jaune comme le tablier. Le drap se rabat sur le velours et ses bords sont lisérés de jaune, puis garnis de boutons dorés et de fausses boutonnières; les coutures font toutes saillie derrière et sont lisérées de même; la couture du dessous de bras est ornée de boutons pareils. La manche, fort originale, est en drap pour la partie plissée et en velours pour le reste; ce velours forme de larges dents, dont l'une forme parement dans le bas. Broderies jaunes sur le dessus de la manche; liséré, boutons et boutonnières assortis au reste de la toilette sur tous les bords. — Lingerie ruchée en dentelle blanche.

#### Description de la gravure coloriée n° 1376 C.

TOILETTE D'APPARTEMENT ET TOILETTE DE VISITE. — 1. Robe de chambre en cachemire bleu pâle, de forme princesse très-collante. L'ampleur de la traîne provient de plis cachés sous la couture du milieu; la naissance de ces plis est dissimulée par un nœud de ruban à longs bouts flottants. Les devants offrent cette particularité, qu'ils sont doublés de deux autres devants, pris dans les coutures d'épaule, d'entourure et de dessous de bras en suivant les côtés jusqu'en bas. Ces devants, moins larges que les autres, sont arrondis du haut et font écart du bas, de façon à laisser le devant principal de la robe bien à découvert. Celui-ci est fermé par des boutons dorés, avec un encadrement de petits galons d'or et d'argent, qui entoure également le petit col à coins brisés. Même garniture sur tous les bords de la robe, y compris le parement de la poche et celui de la manche. — Bonnet-fonchon en nansouck, entouré d'un volant brodé et garni d'un ruban bleu.


2. Costume en faille prune et matelassé laine et soie à rayures grises. — Jupon à courte traîne, composé des deux étoffes: le milieu devant est en faille plissée; les côtés plats, en faille également, sont ornés de deux volants plissés en faille et en laine; le derrière du jupon est formé d'un large pli bulgare en laine, dont le milieu est en faille plissée; des nœuds de ruban assorti relient les bords des plis du damassé laine sur le plissé de faille. Pour compléter le devant du jupon, trois écharpes en damassé laine, entourées de franges à tête grillée, sont superposées et drapées en tablier; prises sous le plissé de faille, ces écharpes vont se perdre sous le pli bulgare. — Cuirasse en damas laine, recouverte dans le haut devant d'un petit plastron carré en faille; le tout se boutonne ensemble par des boutons bleus assortis. Une frange à tête grillée termine le bas de la cuirasse. Manches de faille ornées d'un bracelet de damassé, fermé par un nœud de ruban. — Toque de plumes de coq; le bord est couvert de petites plumes noires et grises, avec un gentil colibri fixé, le bec en bas, sur le milieu devant.



## Patrons tracés annexés au journal.

La feuille de patrons tracés annexée à ce numéro contient les modèles suivants :

1. Robe de chambre, d'après la gravure coloriée n° 1376, fig. 1 (annexe du présent numéro).
2. Polonaise de ville, d'après la gravure coloriée n° 1372, fig. 1 (annexe du numéro paru le 18 novembre).
3. Fichu de théâtre, d'après la gravure P. n° 335, insérée dans le texte du numéro paru le 18 novembre.
4. Polonaise pour bal, d'après la gravure coloriée n° 1377, fig. 1 (annexe du numéro paraissant le 9 décembre).
5. Confection de drap, d'après la gravure coloriée n° 1373, fig. 1 (annexe du numéro paru le 25 novembre).
6. Forme de chapeau.



## CAUSERIE

Novembre aura eu, cette année, l'insigne bonne fortune de voir des feuilles sur toutes les branches : feuilles jaunies, languissantes, mais qui sont encore une parure à ce moment de la saison déjà rude où l'on a perdu le droit de se montrer difficile.

A l'heure même où le soleil parvenait à se dégager des brouillards traditionnels qui suivent la Toussaint et nous apportait un dernier sourire, s'éteignait un homme d'un talent original, plus coloriste que dessinateur, mais possédant, au plus haut degré, le sentiment de la couleur et de la lumière : ce grand maître s'appelait Narcisse-Virgile Diaz de la Pena ; il était né à Bordeaux, le 9 août 1809, et c'est à Menton qu'il a fini ses jours.

Diaz faisait partie de cette pléiade d'artistes qui caractérisent notre époque, ayant eu le mérite de rompre de bonne heure avec les traditions et de rester eux-mêmes. Il se voua à son art dès l'enfance et débuta obscurément, de 1831 et 1840, par des esquisses de sujets pris dans la contrée dont sa famille était originaire, les *Environs de Saragosse* et la *Bataille de Medina-Celi*. A partir de 1844, il s'adonna au paysage, peupla les bois de nymphes, d'amours, de déités mythologiques, et inonda leurs formes gracieuses de rayons tamisés à travers les feuillages.

Les adeptes de la vieille école de l'Empire ne lui épargnèrent pas les railleries, et l'on fit circuler sur son compte les plus fantastiques anecdotes. Ainsi l'on racontait qu'un jour, ayant envoyé à l'Exposition un paysage avec des animaux, Diaz, avant l'ouverture, vint savoir de quelle manière il avait été placé.

Il arrive et interroge les garçons, qui lui disent :

— Ma foi ! monsieur Diaz, nous ne savons guère... Voyez dans la salle à gauche ; peut-être l'avons-nous mal accroché...

Diaz court à son tableau, revient vite tout effaré, et s'écrie :

— Malheureux ! qu'avez-vous fait ? Vous l'avez mis la tête en bas ! Ma vache du premier plan a les pattes en l'air !

— Nous allons réparer notre erreur, monsieur Diaz.

Ils se mettent en mesure de retourner la toile ; mais Diaz se ravisait :

— Au fait, dit-il, laissez-la comme cela ! Ça fait mieux.

Les critiques les plus sévères et les ennemis les plus systématiques ne purent toutefois se défendre d'admiration quand Diaz exposa la *Vue du Bas-Bréau*, belle inspiration puisée à Fontainebleau.

Après avoir parcouru l'Orient pendant quelques années, Diaz revint à Paris où il exposa le magnifique paysage la *Mer aux vipères*, l'*Amour puni*, l'*Education de l'Amour*, la *Fée aux joujoux*. Ses nymphes, ses enfants, ont un charme vaporeux, une grâce ineffable et en même temps une justesse de tons qui donne véritablement la vie à ses œuvres.

Il paraît que la *skating-manie* n'a pas dit son dernier mot. Non-seulement la plupart des rincks ouverts cet été fonctionneront tout l'hiver, mais encore on annonce l'ouverture de nouveaux établissements où tout doit marcher sur des roulettes.

C'est d'abord le Cirque des Champs-Élysées qui va être, comme l'hiver dernier, transformé en une arène bitumée ; c'est ensuite un nouveau palais qui va sortir de dessous terre en pleine Chaussée-d'Antin.

Une Société de riches Anglais a, dit-on, acquis moyennant la bagatelle de 750 000 francs l'ancien terrain du collège Chaptal. Sachant qu'il faut prodiguer l'argent pour faire bien et beau, cette Société ne dépenserait pas moins de 450 000 fr. en travaux d'édification et de décoration. Ayant comme administrateur M. Boutin, l'importateur à Paris de ce genre de divertissement, et actuellement directeur du Skating du Luxembourg, la nouvelle société pourrait faire, si la bonne compagnie l'adopte, une concurrence assez sérieuse au Skating-Palace du baron Baillot. Mais que de chutes cela fait prévoir pour cet hiver !...

Une discussion intéressante a eu lieu, il n'y a pas longtemps, au sein de la convention ecclésiastique de Dublin. Il s'agissait de savoir s'il était convenable de permettre aux femmes de voter dans les affaires paroissiales.

— Quant à moi, dit le révérend M. Hickley, je pense qu'il est juste d'accorder le droit de vote à toute mère de famille.

— Excepté à la mère de mes enfants, a répondu avec vivacité sir William Osborne. Je vous assure que ma femme a assez de besogne à la maison sans courir à tous les meetings diocésains ou paroissiaux qui peuvent se tenir dans une paroisse ou un diocèse. J'ai travaillé toute la journée et, la nuit venue, je me rends au logis, brisé de fatigue.

— Où est madame ? dis-je à la domestique qui vient m'ouvrir.

— Monsieur, madame est sortie il y a une heure pour assister à un meeting préliminaire du synode.

— Alors où sont mes filles ?

— Monsieur, les *young ladies* sont à l'assemblée paroissiale depuis trois heures environ.

J'entre en grommelant et dis à la domestique :

— Servez-moi à dîner.

— Impossible, monsieur ; la cuisinière a accompagné ces demoiselles. Madame m'a dit de vous dire qu'elle est en ce moment tellement occupée, à l'occasion des élections paroissiales, qu'elle vous saurait gré d'aller dîner ce soir à votre club.

— Et bien ! non, messieurs, a repris sir William Osborne, au milieu des éclats de rire, j'aime décidément mieux que ma femme reste chez elle pour coudre mes boutons et veiller sur le pot-au-feu.

Après une discussion assez vive, la convention a décidé par 158 voix contre 108, — 50 voix seulement de majorité, — que la femme continuerait, comme par le passé, à ravauder les chaussettes de son mari.

Les abbés sont fort à la mode en ce moment. Si nous en croyons le *Sport*, d'ordinaire bien informé en cette matière, on s'amuse, depuis quelques jours, dans les salons de Paris et surtout dans nos châteaux, au jeu des *rébus* et du *questionnaire*, si fort en vogue il y a quelques années. Ainsi, l'autre soir, on demandait à une dame quel était l'abbé le plus gourmand ? Elle répondit, en souriant, que c'était l'abbé Daine ; et comme on voulait savoir quel était l'abbé le plus redoutable parmi les aumôniers, elle prétendit que c'était la Bévne.

N'en déplaise au *Sport*, les salons et châteaux où l'on s'amuse aussi innocemment ne sont pas bien difficiles en matière de divertissements spirituels !

Il y aura toujours des enfants terribles, à en juger par le mot que nous allons rapporter.



La présence de Brown agace la petite Rosa, ce qui paraît amuser beaucoup Brown. Pour la tourmenter, il prend l'enfant de force sur ses genoux et lui dit :

— Vois-tu, petite Rosa, je ne t'aime pas.

— Oh ! pourtant, tu devrais bien m'aimer, monsieur Brown !

— Pourquoi cela ?

— Parce que la Bible dit qu'il faut aimer ceux qui vous haïssent, et si tu savais, monsieur Brown, comme je te déteste !

Terrible ou non, voilà une petite fille qui rendrait au besoin plus d'un point à la dame dont le *Sport* a cru devoir reproduire les spirituelles réparties.

LUDOVIC SAUVEUR.

## GOUTS ET COULEURS

La préférée de la mode, cette saison, c'est la peluche, et c'est bien joli, cette étoffe mate, soyeuse, veloutée, qui serre une taille souple comme un corselet d'abeille. On l'aime surtout en nuance mordorée, en carmelite et en gris-fer. Jupons de peluche, casques de peluche, grands mantelets duchesse en peluche bordée de fourrure, bandes de peluche autour des tuniques, capotes de peluche. Quand une chose a du succès à Paris, on la veut sous toutes les formes. Ne nous plaignons pas, c'est une caresse pour les yeux. On ne rêve pas autrement le costume d'une fleur d'hiver.

Ce qui me gêne la peluche, ce sont les galons. Assez de galons, au nom du ciel ! Les magasins de nouveautés charment leurs toilettes confectionnées de ces galons éternels. Si j'étais femme, je serais aussi fâchée de voir ma robe ressembler à une toilette confectionnée que si le diner offert chez moi ressemblait à celui d'un buffet de chemin de fer. Donc, un peu moins de galons, n'est-ce pas ? Et puis, moins de rouge.

On avait retrouvé dans un coin de la chambre royale de Marie-Antoinette et sur la palette de M<sup>me</sup> Lebrun des teintes pâlies, mélancoliques, changeantes, comme celles des nuages, des fleurs à l'ombre et des feuilles d'automne.

En dehors du blanc et du noir, jamais une femme n'est si jolie qu'avec ces couleurs fondues qui relèvent l'éclat triomphant de la jeunesse et poétisent les déclinés de la beauté.

N'allez donc pas chercher du sang de bœuf et du bleu papier d'épicier : c'est hideux.

Charmantes, au contraire, les nouvelles teintes tilleul. Un vert argenté presque blanc, et poussière d'ambre, ou poussière de corail rose.

Pour le jour, du vert mousse, carmelite, prune, cuir, la nuance cendre blonde, charmante, en drap fin, rehaussée de marbre, voilà les vraies couleurs. En grosse soie armure, la couleur brouillard, violette d'Afrique, oreille d'ours. Sauf la cendre blonde et la cendre d'argent qui sont des teintes claires, rien que des tons foncés. De plus en plus on veut du simple pour le jour, le costume en pied. Toutes les femmes sortent à pied par un beau soleil d'hiver. La démarcation est établie plus grande que jamais entre la toilette de visite, très-brillante, et le costume de rue, absolument couleur de muraille.

La peluche déjà nommée triomphe, parce qu'elle est à la fois élégante en visite et commode à la promenade.

Beaucoup de polonaises de plus en plus collantes, en drap, bordées de castor blond, de loutre, de skong ou de labrador, relevées d'un seul côté par un cordage de soie. Par-dessus, souvent une casaque, toute en loutre, très-ajustée et garnie d'une fourrure pareille à la robe. Le jupon de dessous, en brocart, en matelassé, en velours, en grosse faille. Plus de volants à ce jupon ; une bordure de fourrure, ou une passementerie, ou une ruche à la vieille très-fournie, ou grosse soie, ou un simple gros cordage. L'aumônière suspendue à une ceinture byzantine.

Charmante, la blouse russe faisant corsage, à longues basques et à plis dans le dos, par-dessus laquelle on agrafe une ceinture à clous d'argent niellés, ou une ceinture en grosse faille. L'aumônière doit être brodée ou armoriée en même couleur que la robe.

Les nouvelles petites capotes de peluche blanche avec fanchon de dentelle ancienne avançant sur les cheveux, et longues plumes blanches rejetées en arrière, sont des bijoux. La toque bordée de loutre, avec brides de loutre, va bien aussi.

Pour remplacer le banal ulster, des manteaux d'Incroyable aussi longs, en drap amande, à trois collets, immenses boutons en doubles rangées, le tout bordé de fourrure, de velours, de petits plissés de faille, ou de galons en natté uni d'une couleur plus foncée.

J'ai vu des galons armoriés. On avait l'air de les avoir décousus de l'habit d'un valet de pied. Quand on a le faible du galon, on arrive à des fantaisies d'un goût douteux.

Un détail d'un effet ravissant, c'est une longue frange de chenille ou de soie à glands, posée au bord d'une polonaise assez longue pour qu'on ne voie pas le jupon en dessous, mais seulement le bout du pied s'avancant gentiment sous ces effilés.

Et le pied, aujourd'hui, c'est toute la Parisienne.

Sur la seule apparition d'un pied, on peut dire si la femme est jolie, si elle a de l'esprit, si elle est jeune, si elle est coquette ou romanesque. Oui, parfaitement. Les bas de soie unis ou brodés en camaïeu, avec les petits souliers de satin à trois barrettes, sont délicieusement romanesques. Les coquettes préfèrent le soulier Charles IX à boucles ciselées étincelantes, et les bas rayés ou brodés de couleurs différentes. Il y aurait un volume à écrire sur les souliers parisiens. Il faut s'arrêter pour aujourd'hui.

W.

## REGAIN D'AUTOMNE

C'est étonnant comme le soleil a grand-peine à nous quitter cette année. Trouverait-il l'humanité plus aimable que de coutume ? Je voudrais bien alors lui emprunter ses yeux pour la voir comme lui. Quoi qu'il en soit, il s'obstine à nous accabler de faveurs posthumes. Nous voici à la fin de novembre, et il nous reste fidèle.

Jamais la campagne, je crois, n'a offert un si admirable spectacle à une pareille époque. Tandis que deux jours de gelée ont suffi pour jeter à terre, sous les pieds des promeneurs, la fragile frondaison des arbustes de nos boulevards, dans les vrais bois, une verdure plus profonde, tachée çà et là de pourpre et de rouille par les ardeurs caniculaires, subsiste intense et épaisse comme au printemps.

Les coteaux de Ville-d'Avray offrent un superbe échantillon de ce feuillage bariolé par masse, et, en les voyant dans cette splendeur, j'ai pensé à leur hôte disparu, au grand Corot, qui avait là sa retraite dans un délicieux coin de paysage et qui semblait s'y survivre au milieu de son œuvre vivante. Comme il avait aimé ces forêts d'automne baignées de vapeur, pleines de sérénité et de mélancolie ! Sa noble âme de poète en avait pénétré les charmes mystérieux. Ainsi sa verte vieillesse, comme une saison tardive, s'était longtemps prolongée dans la vigueur et la plénitude intellectuelle. Dieu eût dû lui permettre de voir encore cette automne pareille à celle de sa vie.

Fort heureusement, l'asile de l'artiste n'est pas tombé aux mains d'un profane. L'éditeur Lemerre, qui s'est fait si vite un nom célèbre dans les fastes typographiques, a acquis le domaine de Corot et s'est fait le gardien des souvenirs de l'illustre peintre. Parmi les richesses semées par celui-ci à tous les coins de la pro-



priété, il faut citer quatre grands panneaux décoratifs et autant de médaillons exécutés par lui, à la fresque, dans un pavillon. Le temps et l'humidité menaçaient ces ouvrages précieux. Mais l'art du rentoilage ne connaît plus d'obstacles aujourd'hui. Des fragments épars du mur, détachés pour cette opération, la couche mince de peinture qui les couvre sera isolée par un travail lent et patient pour être ensuite répartie sur des châssis neufs qui la préserveront. On conçoit ce qu'un tel ouvrage a de délicat et quelles mains exercées il réclame. La tâche est aussi malaisée que de fixer la poussière vivante de l'aile d'un papillon. Les progrès faits dans cette voie et qui assurent la longévité à des œuvres fragiles entre toutes méritent assurément l'intérêt. Ce sont de vrais et consciencieux artistes, dont les recherches les ont assurés.

Mais me voilà loin du spectacle grandiose que donne la nature encore ensoleillée et vivante dans l'arrière-saison. Hâtons-nous d'en jouir, car ses dernières splendeurs sont passagères, et, demain, l'aile coupante du froid peut faucher d'un coup ces panaches verdoyants et rouges qui oscillent encore dans l'atmosphère vibrante avec un air triomphal.

G. B.-F.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE ITALIEN. — *Aida* nous est revenue avec une attraction supplémentaire tout à fait digne de l'œuvre de Verdi. Le rôle principal est maintenant tenu par Nicolini, un Français italianisé, mais un Français, et de plus un véritable chanteur.

Nicolini s'est créé une méthode à lui, qu'il a fait accepter avec l'autorité d'un talent hors ligne. On a pu constater, en le revoyant dans *Aida*, qu'il a non-seulement conservé sa supériorité, mais accru la puissance dont il faisait preuve déjà il y a quelques années. M. Escudier a fait acte de haute sagesse en l'engageant.

Grâce aux efforts intelligents de la direction actuelle, le Théâtre-Italien reprend peu à peu sa place dans le mouvement de la vie parisienne; nous souhaitons, à tous les points de vue, qu'il lui soit donné de la conserver.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — C'est à Bernardin de Saint-Pierre et à ses charmants héros, *Paul et Virginie*, qu'échoit en ce moment la bonne fortune d'attirer la foule et de soulever des bravos incontestés. L'honneur de ce résultat revient pour une bonne part, cela va sans dire, à MM. Jules Barbier et Michel Carré, qui ont disposé en huit tableaux le roman que tout le monde connaît, et à M. Victor Massé, dont l'écrin musical vient de s'enrichir d'un nouveau joyau.

A vrai dire, la musique de l'auteur des *Noces de Jeannette*, des *Saisons* et de *Galatée* ne pouvait guère rencontrer de sujet poétique, de libretto plus intelligemment composé, et le parti qu'il a su en tirer donne, il faut encore le reconnaître, un immense éclat à sa personnalité artistique. Sa partition est tout à la fois mélodique, variée, savante, essentiellement originale et pleine d'initiative: aussi sommes-nous heureux d'enregistrer le succès sans réserve qui vient de l'accueillir.

Chose rare, l'interprétation aussi bien que la mise en scène, est à la hauteur de l'œuvre. Capoul, revenu de l'étranger dans tout l'épanouissement de son talent, joue le rôle de Paul; celui de Virginie est tenu par M<sup>lle</sup> Cécile Ritter, une étoile qui se lève et qui déjà brille d'un éclat particulier. M<sup>mes</sup> S. Engalli et Sallard, MM. Bouhy et Melchissédéc complètent de la façon la plus satisfaisante un ensemble auquel on peut assurer pour longtemps la faveur du public.

ODÉON. — Le second Théâtre-Français a bien mérité des lettres, ce qui n'est pas coutume de la part de nos scènes parisiennes. Grâce à lui, nous avons pu voir, sous la forme d'une comédie

héroïque, l'œuvre d'un vrai poète se dérouler sous les yeux du public que ses beaux vers tenaient sous le charme.

L'histoire de *Deidamia*, — cette fille de Lycomède à qui la ruse d'Ulysse et de Diomède vient enlever Achille, son époux, pour le conduire sous les murs de Troie, — a fourni à M. Théodore de Banville le sujet d'une étude savante où se trouvent prodigués les trésors de sa poésie et les magnificences de son style. Dans ce tableau d'allure superbe, plein d'harmonie et de clarté, se meuvent, vivantes et vraies, les plus pures figures de l'antique mythologie, et c'est merveille de voir le charme que prêtent à leur langage les beaux vers que M. de Banville fait tomber de leur bouche. On peut en juger par les strophes que chante Achille, avec la voix chaude et colorée de M<sup>lle</sup> Rousseil.

Oh! protège les nef's rapides,  
Thétis, déesse au peplos bleu,  
Qui dans l'azur des flots splendides  
Réfléchis le soleil de feu!  
Tous les Dieux, que le ciel effleure,  
Désiraient ta belle demeure  
De clairs saphirs et de coraux:  
Tous, ils l'adressaient leur prière;  
Mais toi, dans ton âme guerrière,  
Tu leur préféras un héros!  
Car le héros en sa démence  
Est l'image du flot amer!  
Pareil, dans la mêlée immense,  
Aux fureurs de la vaste mer,  
Il court, semblant avoir des ailes;  
Et, parmi les flèches mortelles,  
Riant à l'airain qui le mord,  
Il va, la main de sang trempée,  
Cherchant le baiser de l'épée  
Et la caresse de la mort!

Nous avons nommé M<sup>lle</sup> Rousseil: dans le rôle d'Androgyne qu'elle avait à remplir, son beau talent s'est montré sous un nouvel aspect, et elle a dit les admirables vers du poète avec un art consommé. M<sup>lle</sup> Volsy unit la grâce à la beauté; c'est bien ainsi que l'auteur de *Deidamia* devait avoir rêvé son intéressante héroïne.

Ajoutons que la musique de M. Cressonnois est discrète comme il convient et que la mise en scène, à la fois correcte et soignée, fait le plus grand honneur à la direction de l'Odéon.

GYMNASÉ. — C'est faire le plus grand éloge possible de la *Comtesse Romani*, que de constater que l'auteur, M. de Jalin, a su faire toujours supporter, souvent applaudir, à force d'esprit, une pièce faite d'exceptions et d'anomalies. Il est vrai que le talent de M. Alexandre Dumas a passé à travers cette œuvre et que les principaux rôles en sont supérieurement tenus par M<sup>me</sup> Pasca et M. Worms.

Robert HYENNE.

## LES PAROLES D'OR

Il est des êtres qui ont le privilège d'être parmi les hommes comme des astres bienfaisants dont la lumière éclaire les esprits, dont les rayons réchauffent les cœurs.

BALZAC.

Il y a une sorte d'intrépidité qui ne doute de rien; elle n'est que trop facile: c'est le courage des gens mal élevés.

Alfred DE MUSSET.

On oublie quelquefois les offenses reçues, mais on pardonne rarement à ceux qu'on a offensés.

Charles DE BERNARD.



PLANCHE G. N° 695. — DESCRIPTION, PAGE 578.



TOILETTE DE VILLE (VUE DE DEVANT ET DE DOS)

*Le Confortable*, nouveau modèle de confection de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).





1376<sup>e</sup>

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffes de la Maison Costadau, rue des Fourniers, 25-27 - Etoffes pour deuil  
 des magasins de La Scabiense, rue de la Pivoine, 10 - Jupons et Cournures de P. de Plument, 33, rue Vivienne, 33.  
 Passementerie et Garnitures (H. N. N. N.) de la M<sup>me</sup> Vatelot & C<sup>ie</sup> Rue Courty, 59.*





ELEGA



PLANCHE G. N° 699. — DESCRIPTION. PAGE 578.



ÉLÉGANTE TOILETTE D'INTÉRIEUR (VUE DE FACE ET DE DOS)  
Modèle nouveau de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (rue du Quatre Septembre, 19).



## HISTOIRES BUISSONNIÈRES

## VII

## SUR LA PLANCHE

A mon ami Gustave Doré.

L'orage n'avait pas duré longtemps, mais la pluie était tombée copieuse et drue, par flaques.

Des hauteurs de Montmartre, dans la rue des Martyrs surtout, les ruisseaux devenus de petits torrents roulaient sur Paris des flots grisâtres que les bouches d'égout ne savaient avaler assez vite. Notre-Dame-de-Lorette émergeait d'un lac, et les passants qui ne passaient plus étaient entassés sous les portes cochères, refoulés par l'inondation.

Comme la pluie, cependant, semblait consentir à faire relâche, un épicier bienfaisant ou impatient de sa clientèle venait, dans son génie d'épicier, de disposer une planche au-dessus de la mare qui le séparait du monde ambiant; mais si étroite était la planche, qu'en vérité, comme sur le rasoir du Paradis de Mahomet, le pied une fois dessus, il ne fallait plus songer à revenir en arrière.

Je m'engageai pourtant, pressé par l'heure, sur la planche de l'épicier pontonnier, avec prudence, un pied devant l'autre, et les yeux baissés, — semblable, pensais-je, à ces personnes remarquables qui savent marcher sur la corde.

Mais, au beau milieu du trajet, je vis, non sans quelque inquiétude, devant mes pieds, une autre paire de pieds adverses engagés contradictoirement sur ma planche, — et je levai le nez.

Je me trouvai face à face avec une vieille, très-vieille dame, de mise bourgeoise peu opulente : elle s'était arrêtée comme moi, trop nécessairement, — et elle m'interrogeait de son petit œil rond...

J'ai la plus grande déférence pour les vieilles femmes : ma mère était si âgée quand je la perdus... — Sans hésiter, faisant demi-tour pour céder le passage, je plongeai bravement de mes deux pieds dans le cloaque jusque bien au-dessus de la cheville.

Vous avez connu ce frisson qui vous saisit quand l'eau pénètre, brutale à la fois et insinuante, traversant vos chausses pour arriver subtile jusqu'à la moelle de vos os?

J'étais tout entier à cette impression ultra-sensationnelle; — mais, chevaleresque, naturellement content de moi, — et même un peu fier, — je contemplais la bonne dame qui, arrivée au bout du pont, se retourna sur moi, et, avec un regard indéfinissable me murmura :

— Nigaud!

Que lui avait-on donc fait souffrir?

## VIII

## CHEZ LE TONDEUR DE CHIENS

A mon ami Élisée Reclus.

Certainement la bonne vieille demoiselle qui vint à entrer là était toute confite en Dieu et en toutes choses. — Tu as rencontré, de loin en loin, quelqu'une de ces vieilles figures particulièrement benoîtes qui ne sauraient déceler aucune passion intérieure et sur lesquelles on perdrait son temps à chercher autre chose que la timidité craintive, le détachement, le désintéressement complet de toutes les agitations humaines et, par-dessus tout, une extrême bienveillance générale.

Elle tenait componctueusement sur son bras gauche le petit chien, son bien-aimé, le couvant de temps en temps d'un regard attendri et le tapotant amicalement de la main droite. — Oh! comme on voyait qu'elle l'aimait bien, ce petit chien, successeur

des précédents petits chiens, roi et despote à son tour régnant sur ce vieux cœur, absolu, impérieux comme toute royauté; — ce petit chien éternel, qui avait remplacé pour elle l'amant, l'époux, le fils, — cher, adoré petit chien, centre et circonférence de son horizon, — sa vie, son tout!

Et elle lui zézayait, à la façon des personnes tendres qui se plaisent à parler *chiénchien* : « — Nous allons faire la petite toilette à Bibi! Nous aurons de toutes petites oreilles bien pointues! nous serons zoli, zoli, zoli! »

Elle tendit avec son sourire béat le petit chien au tondeur, car tout était entendu et disposé à l'avance par cette personne prudente. Le tondeur empoigna dans l'étau de ses deux jambes la petite bête qui tremblait, puis il prit ses grands ciseaux... Je me détournai bien vite avant le premier cri, et m'enfuis au fond de l'autre pièce...

Mais les cris du petit mutilé ne s'arrêtaient plus; de plus en plus aigus, ils m'entraient dans le tympan qu'ils perçaient. Je comptais les secondes en attendant la fin, et la fin ne venait pas : il y avait tout au contraire comme un *rinforzando* de hurlements, de glapissements atroces. On eût dit qu'on coupait en petits morceaux toute une meute. — Je n'y pouvais plus tenir et je rentraï.

Le tondeur était inondé du sang des deux oreilles. La bonne vieille demoiselle, penchée tendrement sur l'exécuté, disait doucement, sans se presser, avec son éternel et doux sourire :

— Celle-ci est encore un peu plus longue que l'autre, il me semble? Veuillez donc tailler d'un peu plus près! Coupez ici! Coupez encore un peu là! — Et ici aussi, je vous prie; — puis de ce côté, et là, — et là encore!!!

Et elle souriait toujours de son éternel sourire, pendant que la victime, hurlant à chaque coup de ciseau supplémentaire, roulait en désespéré, hors de l'orbite, comme deux boules, ses yeux injectés...

Comment en garderiez-vous rancune à la bonne vieille demoiselle? Puisqu'elle était sourde, pouvait-elle entendre, comprendre les cris de son adoré?

Et combien, des meilleurs parmi nous, n'entendent rien du mal horrible qu'ils font, même à ceux qu'ils aiment le mieux, — sans parler de ces pires sourds, qui, eux, ne veulent pas entendre!...

## IX

## LE CHEVAL

Je m'étais bien promis de dormir à poings fermés jusqu'au grand jour, m'étant couché si las, et je me tenais déjà parole; mais on ne peut compter sur rien.

Au milieu de mon plein sommeil, j'entends confusément sous ma fenêtre quelque chose comme la chute d'un corps très-lourd, puis un tumulte de charrois et de gens, tout à fait inouï dans ma rue paisible, surtout à pareille heure : des cris et des paroles se croisaient comme si plusieurs personnes donnaient leur avis à la fois, et j'entrevois à travers mes rideaux des lumières qui allaient et venaient... Enfin le bruit sembla vouloir se calmer : une charrette — ce devait être une charrette — s'éloigna au grand trot avec un fort claquement de fouet; et peu à peu les voix se turent.

Je me rendormais, n'entendant plus rien que le hennissement d'un cheval et un coup de sabot ferré sur le pavé...

Mais, chaque fois que le sommeil revenait me prendre, chaque fois résonnait ce hennissement, immédiatement suivi du coup de sabot, toutes les cinq minutes, comme pour scander la nuit, — le hennissement toujours le même, intense, prolongé, lugubre par ces ténèbres, — et le même coup de pied, sec...

Pourquoi ce cheval si obstinément stationnaire devant ma porte? — Il fallait renoncer à dormir, au moins pour l'instant; je passe mon pantalon, et me voici dans la rue.



A la projection un peu lointaine du gaz, je vois en effet un grand cheval de trait qui me paraît jeune et vigoureux. Ce cheval debout, dans le ruisseau, contre le trottoir, n'est pas attaché, et il semble immobile comme si le corps était de pierre et figé au sol; mais la tête, tantôt par gauche, tantôt par droite, ne s'arrête pas.

Debout et taciturne, immobile aussi, adossé au mur, un homme en blouse.

J'apprends l'histoire, la triste histoire.

Le cheval attelé a fait un écart en descendant le pavé gras de Montmartre et s'est cassé la cuisse. — « Une bête de huit cents francs, monsieur! » me dit l'homme en blouse. — On est allé quérir le propriétaire du cheval, un richard, et aussi l'équarisseur pour abattre et vendre l'animal sur place. Mais ces messieurs ne se sont pas entendus sur le prix, tenant bon chacun de son côté : donner comme cela, tout de suite, pour trois ou quatre écus un cheval de huit cents francs, c'est dur! Alors, comme les agents de police exigeaient le dégagement de la voie, on a hissé le cheval sur un camion pour le ramener chez son maître. En route, les cabots du camion ont fait peu à peu glisser la bête, qui est venue tomber juste devant ma maison. Des passants ont estimé qu'elle devait être remise debout et sont parvenus à la dresser, car la jambe cassée porte quand même. — Au jour venu, dans cinq ou six heures, le patron se sera entendu sans doute avec l'équarisseur, et alors on abattra l'animal.

Et pendant ce temps, le cheval dans l'angoisse tourne à droite et à gauche sa tête morne, pousse chromatiquement à travers les espaces son hennissement lamentable comme un appel désespéré à Celui qui créa la souffrance, même pour les innocents, et fait claquer le grès sous son pied... — Après tout ce que tu as souffert de la brutalité, de l'implacable cupidité de l'homme depuis le premier jour où tu as pu lui être utile, voilà donc le dernier paiement de tes braves offices, pauvre serviteur muet, toujours passif et résigné : il te fait suracheter même ta mort!...

Et je me rappelle l'épique lamentation du livre des *Contemplations*, cet admirable *requiem*, déchirant comme un sanglot, qu'exhale le Maître des Maîtres :

Le chariot pesant porte une énorme pierre

Je remonte lentement, la gorge serrée, la poitrine gonflée d'une tristesse affreuse; et me voilà forcé de raconter là haut ce qu'il m'est intolérable d'avoir appris, ce que je voudrais tant lui épargner d'apprendre, à elle; mais que lui dire?...

Aussitôt : — Il a peut-être faim? dit-elle.

Ah! chère âme du bon Dieu! Toujours la même, toute prête toujours à s'aviser tout de suite de ce qui doit être fait pour soulager, adoucir ou consoler! Ces femmes, c'est si bon, quand c'est bon, que ça mérite toujours d'avoir la bonne dée avant nous!

Et en courant rompre un pain à la cuisine, j'admire une fois de plus cette loi d'éternelle justice qui réserve rigoureusement la jouissance ineffable du bien d'abord à ceux qui la valent. Non, certainement, je ne suis pas jaloux de cette préexcellence à jamais impeccable qui la fait si supérieure à moi! mais cette fois je m'en voulais : — Là, encore! Tu ne songeais pas à cela tout de suite, toi, mauvaise bête, aussi mauvais en réalité que ceux contre qui tu t'indignes! Belle affaire, ton indignation, et beau soulagement pour le pauvre cheval!

J'arrive avec mon pain et j'en présente un morceau à la bête. Elle flaire, pousse de ses naseaux sur ma main un souffle chaud de fièvre, et refuse. — Et il me semble voir dans l'ombre son gros œil humain regarder avec surprise par les affres de la mort celui qui lui donne quelque chose, à elle qui ne peut plus rien rendre...

L'homme en blouse me dit alors :

— Il a plutôt soif.

— Et tu ne lui donnes même pas à boire, bourreau! allais-je m'écrier; mais je m'abstins, pensant que moi-même, tout à l'heure...

Oh! oui, il a soif! En deux reprises il vida le seau d'eau fraîche que j'allai emplir de nouveau. Son gardien, cependant, mangeait le pain qu'avait laissé le cheval. Cet homme me faisait horreur.

Jusqu'au jour et encore le jour venu, la bête toujours debout clama obstinément son hennissement plaintif : protestation vaine, hélas! comme toutes les protestations, et son sabot claquait l'appel funèbre. Oh! l'horrible nuit!...

Au matin, quand je redescendis, la foule entourait celui qui allait mourir. Il y avait matière à discours : on questionnait l'homme en blouse, resté sombre, qui répondait sobrement; généralement on s'accordait à plaindre le maître du cheval, qui perdait une aussi belle bête. Des petits enfants couraient en jouant, et le plus hardi passait et repassait sous le ventre du cheval. — Un gardien de la paix arrivait par là. Comme membre de la Société protectrice, je crus pouvoir l'invoquer contre une cruauté si gratuitement féroce : il y avait là un vrai scandale, une démoralisation publique. Le gardien me répondit avec un accent alsacien que « cela ne le regardait pas », et continua son chemin.

A neuf heures, enfin, des hommes arrivèrent pour achever le misérable.

Je me détournais pour ne pas voir, — et je vis alors, qui se détournait également, l'homme à la blouse; — et quand un coup sourd nous annonça que le supplicié était délivré de la vie, l'homme à la blouse pleurait... Je l'avais pris pour un meurtrier ou un complice : ce n'était qu'un bourreau inconscient.

Quelle atroce, lancinante douleur me transperce quand, trop souvent, je viens à penser, comme tout à l'heure, à la dernière nuit de cette pauvre créature martyrisée...

Suis-je donc le coupable, moi, ou ai-je pris ma part du crime pour que cette horrible vision, comme un reproche, comme un remords, revienne ainsi me hanter opiniâtement?

NADAR.

## IN EXCELSIS

A EMMANUEL DES ESSARTS

I

Dans les espaces étoilés  
Peut-être un jour, errantes flammes,  
Comme d'autres s'en sont allés,  
A leur tour s'en iront nos âmes.

Alors, — si, tournés vers l'azur,  
Dans les sentiers de la Sagesse  
Nous avons toujours d'un pas sûr  
Marché, le front haut, sans faiblesse;

Si, du Bien nous étant épris,  
Tous les instants de notre vie  
Par le Devoir ont été pris;  
Si nous n'avons eu qu'une envie :

Du malheureux sécher les pleurs,  
A tous prodiguer la tendresse,  
Et, bravant toutes les douleurs,  
Contre le Mal lutter sans cesse, —

D'ici-bas quand elles fuiront,  
De leur corps enfin délivrées,  
Nos âmes se retrouveront  
Au sein des plaines éthérées...



## II

Mystérieuse affinité,  
Force vive de la Nature,  
C'est toi qui, dans l'immensité,  
Dirigeant toute créature,

Rassemble les êtres épars,  
Et de tous ces milliers d'atomes  
Emportés au gré des hasards  
Refais incessamment des hommes.

C'est toi qui vers les grands sommets  
Où s'agite l'idée altière  
Attires nos esprits, et fais  
Qu'ils gravitent vers la lumière.

Puisqu'ici-bas c'est une loi  
Que tout croisse, meure et renaisse ;  
Puisqu'il faut qu'en dehors de toi  
Rien ne se meuve et disparaisse ;

O toi sous qui tout doit ployer,  
Pour qui la nuit n'a point de voiles,  
Conduis-nous au lointain foyer  
Où vont s'allumer les étoiles...

Par un irrésistible effort  
Dans l'éther entraînant nos âmes,  
Fais que nous devons à la mort  
De revoir ceux que nous aimâmes !...

Paris, novembre 1876.

Robert HYENNE.

## LA DAME DE THOUARS

(LÉGENDE DU X<sup>e</sup> SIÈCLE. — FIN).

Le temps qu'Hildegarde passa de la sorte lui parut bien court, et cependant il dut être considérable, car, lorsqu'elle revint au sentiment de la réalité, la nuit était déjà tout à fait noire; la châtelaine se trouva seule au milieu du bois; elle ne reconnaissait plus le chemin qui devait la conduire au château, et son oreille n'entendait plus les pas du cheval que montait le fidèle écuyer qui l'avait suivie.

Cette solitude, ce profond silence au milieu de l'obscurité, succédant sans transition aux deux songes dont son esprit se berçait un moment auparavant, lui enlevèrent d'abord toute présence d'esprit; sa première impression fut un sentiment d'effroi encore irréfléchi; et d'une voix tremblante elle appela le serviteur qu'elle supposait devoir être à quelques pas d'elle.

Mais elle ne reçut aucune réponse.

Faisant tous ses efforts pour maîtriser la terreur qui la domine de plus en plus, Hildegarde redoubla ses cris.

L'écho seul, en répétant les sons qui s'échappent de ses lèvres, lui apporte la preuve de son complet isolement et vient justifier la frayeur qu'elle éprouve.

Mais pourquoi cet isolement? Comment Bertrand a-t-il pu l'abandonner? Bertrand, un ancien compagnon d'armes de son père, le plus dévoué de ses serviteurs; Bertrand qui donnerait mille fois sa vie pour elle si elle courait le moindre danger. Hildegarde ne peut le soupçonner de félonie, elle sait qu'il se ferait tuer plutôt que de la trahir; mais alors qu'est-il arrivé au brave écuyer? d'où vient qu'il n'est pas à sa place habituelle auprès de sa maîtresse?

Tandis qu'Hildegarde s'adresse avec angoisse ces questions, Fatma rencontre un obstacle devant ses pas; elle s'arrête au mi-

lieu du chemin et refuse absolument d'avancer et d'obéir à la voix qui l'excite à continuer sa route.

La châtelaine met pied à terre, elle veut toucher elle-même l'obstacle qui arrête Fatma, et reconnaît que c'est un corps humain jeté en travers de la route.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle glacée de terreur.

Au son de sa voix, un soupir s'échappe de la poitrine du fidèle Bertrand, car c'est bien lui qui est étendu là, presque sans vie aux pieds de sa maîtresse.

Il rassemble le peu de forces qu'il a encore, pour lui dire que la voyant aller si doucement, il a cru devoir se tenir plus à l'écart, de peur de la troubler, et qu'au moment où il cherchait à la rejoindre, six hommes masqués l'ont assailli, dépouillé de ses armes, et laissé pour mort sur le chemin, emmenant son cheval avec eux.

— Fuyez, Madame, ajouta-t-il, fuyez, c'est à vous qu'ils en veulent; l'homme de ce matin... Emma... Mon Dieu!...

En disant ce dernier mot, il expire.

Hildegarde au désespoir oublie tout, et jusqu'au danger qui la menace, pour pleurer amèrement le serviteur dévoué lâchement assassiné par les gens de sa cruelle ennemie.

Tout à coup, elle entend le bruit des pas de plusieurs chevaux. Les paroles de Bertrand lui reviennent à la mémoire. L'imminence du péril la rappelle à elle-même et lui rend l'énergie qui l'abandonnait.

Elle rassemble toutes ses forces pour trainer hors du chemin le corps du malheureux Bertrand, qu'elle ne veut pas laisser exposé à être foulé aux pieds par les chevaux; puis, rapide comme l'éclair, elle s'élance sur Fatma et fuit, sans savoir où, poursuivie par les assassins qui se sont éloignés un instant après le meurtre de l'écuyer, mais qui semblent maintenant se rapprocher de minute en minute.

Fatma, qui semble comprendre le danger de sa maîtresse, paraît voler plutôt que courir; et plus d'une fois, dans cette course désordonnée, les branches des arbres arrachent les cheveux d'Hildegarde, ensanglantant son visage et ses mains; mais la fugitive gagne de vitesse; encore quelques instants et les bourreaux auront perdu sa trace, Hildegarde sera sauvée.

Déjà le bruit effrayant du galop des chevaux, lancés à sa poursuite, se confond avec le souffle du vent qui se joue dans les feuilles des arbres.

Désespoir! soudain Fatma s'arrête, ses pieds semblent rivés à la terre par une force surnaturelle.

Hildegarde croit à une défaillance causée par la fatigue, elle excite l'animal de la voix et du geste.

— Allons, Fatma! s'écrie-t-elle, courage encore; allons, allons, quelques instants de marche, et tu te reposeras.

On dirait que le noble animal devine les paroles de sa maîtresse: réunissant toute sa vigueur, il tente un nouvel effort pour s'élancer de nouveau à travers le bois.

Mais Fatma est engagée dans un épais borbier, et chaque effort qu'elle fait pour s'en arracher l'y enfonce davantage.

Les pas des chevaux se font entendre derechef, mais cette fois tout à fait rapprochés.

Hildegarde ne peut songer à descendre de cheval dans l'obscurité et au milieu de la boue où elle disparaîtrait bientôt; d'ailleurs serait-elle sur la terre ferme qu'elle ne pourrait espérer, à pied, échapper à la poursuite de plusieurs cavaliers bien montés.

Comprenant alors que sa dernière heure est venue, la jeune femme recommande son âme à Dieu en regrettant amèrement d'être privée des secours de la religion et de ne pouvoir du moins, en ce moment suprême, dire un dernier adieu à son époux.

Dans ce péril, et se croyant perdue sans ressources, n'ayant plus d'espoir qu'en l'intervention divine, elle fait vœu, si Dieu lui accorde la grâce de la sauver de tous les dangers auxquels elle sera exposée entre les mains de ses bourreaux, et s'il lui permet



de revoir encore en ce monde son cher Aimery, de fonder une abbaye dans la *Vallée-d'Or*, non loin de son château de Thouars.

Hildegarde achevait à peine sa fervente prière qu'elle se vit entourée par les assassins de Bertrand, qui allaient probablement devenir aussi les siens.

Ils l'enlevèrent de dessus son cheval et la forcèrent de marcher à pied au milieu de leurs chevaux; l'insultant, la maltraitant de la façon la plus brutale, l'accablant de moqueries et de cruelles injures.

La malheureuse châtelaine souffrait tout sans se plaindre; elle mettait sa confiance en Dieu et le priait mentalement, avec ardeur, pour obtenir de lui la grâce de revoir Aimery encore une fois sur cette terre.

Cependant les scélérats qui la conduisaient ne paraissaient pas d'accord sur le sort qu'ils réservaient à leur victime; les uns voulaient la tuer, d'autres étaient d'avis qu'on se contentât de l'abandonner dans le bois, assurant que la fatigue et la terreur suffiraient bien à la faire mourir. C'était Dieu sans doute qui avait permis cette division entre les misérables pour sauver la pieuse dame; car, après l'avoir ainsi maltraitée pendant plusieurs heures, comme le jour était près de paraître, ils entendirent quelque bruit qui leur fit craindre qu'un secours inattendu n'arrivât à leur victime; ou le Seigneur, peut-être touché par la fervente prière de la pauvre femme, fit descendre une lueur de pitié dans le cœur de ces hommes endurcis, qui abandonnèrent enfin Hildegarde dans un taillis où ne pénétrait jamais la lumière du jour. Ils la laissèrent ainsi, la nuit, dans un lieu qu'elle ne connaissait pas et qu'elle devait supposer fort éloigné de son habitation, à en juger par tous les détours que les gens de la cruelle comtesse de Poitou l'avaient obligée de faire.

Il n'en était rien cependant, car, au point du jour, ses serviteurs qui, inquiets de ne pas la voir rentrer avaient passé la nuit à sa recherche, la trouvèrent enfin, à demi morte de froid, de fatigue et surtout de terreur.

Ils la rapportèrent en toute hâte au château, où les soins empressés d'Anagilde la rappellèrent à la vie. Mais sa santé, ébranlée par cette terrible secousse, ne se rétablit jamais complètement; et loin d'apporter l'allégresse et le bonheur, ce fut un triste jour que celui où le vicomte de Thouars, revenant enfin au château, y trouva sa chère Hildegarde dans un état qui donnait pour son existence des craintes continuelles.

A force de soins et de tendresse, Aimery parvint à conserver son bon ange encore quelques années, mais jamais il n'eut la joie de voir reparaitre les roses de son charmant visage, ni le gai sourire avec lequel la jeune femme accueillait jadis le retour de son époux.

A partir de ce moment, quand il était forcé de quitter Hildegarde pour plusieurs jours, il ne revenait jamais près d'elle sans être agité par de funestes pressentiments, et c'était en tremblant qu'il franchissait le pont-levis, craignant toujours de ne plus la retrouver vivante.

Emma, joignant une audace effrontée au crime qu'elle avait commis, se retira dans son château de Chinon, s'y fortifia, et osa défier son époux, Guillaume Bras-de-Fer, de venir l'y chercher.

Celui-ci répondit comme il le devait à cette insolente provocation par le dédain le plus complet, et laissa Emma souveraine maîtresse au château de Chinon, sans aller l'y troubler et sans même chercher à la revoir.

Hildegarde n'oublia pas le vœu qu'elle avait fait dans sa détresse, de fonder une abbaye s'il lui était permis de revoir encore Aimery sur cette terre; et pour remercier le Seigneur qui, dans sa bonté, l'avait miraculeusement sauvée des mains des assassins, elle fonda, en 971, une abbaye dans le lieu où s'élève aujourd'hui la petite ville d'Airvault, en Poitou, et qui n'était, à cette époque, qu'une vallée appelée *Vallée-d'Or*, dont on a fait depuis *Orvault*, et maintenant *Airvault*.

On voit encore à Airvault les ruines de cette abbaye; et la chapelle, qui avait été mise sous le patronage de saint Pierre, sert aujourd'hui d'église à la population.

Le tombeau d'Hildegarde se trouve dans l'église d'Airvault; ce monument est en pierre et d'une grande simplicité.

Guillaume d'Aquitaine renonça au monde. Il entra en religion et mourut moine, dans l'abbaye de Saint-Messant, peu éloignée du château de Thouars et de l'abbaye d'Airvault.

De nos jours, le château de Thouars, très-bien entretenu et conservant son apparence féodale d'autrefois, a été transformé en collège. Les enfants renfermés derrière ces hautes murailles, se livrent insouciant à leurs jeux pleins de gaieté; ils ne songent guère aux malheurs d'Hildegarde, ni aux larmes répandues par celle qui fut jadis dame et maîtresse en ce manoir, et sut se faire adorer de tous par ses bienfaits et ses vertus.

Mais le rêveur, qui aime à évoquer les sentiments des temps passés, s'arrête pensif au pied du château de Thouars; et quand le jour vient à baisser, à la fin d'une belle journée d'été, oubliant les joyeux enfants dont le rire argentin réveille l'écho des grandes chambres aux poutres en bois merveilleusement sculpté, il croit voir encore le doux et mélancolique visage d'Hildegarde, qui chevauche tristement, accompagnée de sa suivante Anagilde et de ses deux fidèles écuyers, pour se rendre à sa principauté de Talmont, laissant au château de Thouars Guillaume Bras-de-Fer, comte de Poitou et duc d'Aquitaine.

MARIE GUERRIER DE HAUPP.

## CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> P. V..., A LONDRES.

Mettez votre jolie guipure au bas de la tunique de faille, mais non autour de la basque du corsage, ce qui ne serait pas à la mode. Employez plutôt le reste de cette guipure à garnir vos manches et à faire une élégante poche pour le côté de la tunique. Si, malgré cet emploi, il vous reste encore de la dentelle, vous pourrez en former un gracieux fichu ouvert qui accompagnera le corsage et sera bien plus élégant qu'un col.

L'idée de la chenille nous paraît bonne, quoique nous ne connaissions nullement les couleurs de la toilette, ni de la dentelle; aussi nous vous recommandons une grande circonspection pour le ton de la chenille.

— M<sup>me</sup> X..., A AMIENS.

Il est vrai que le paletot russe est surtout établi en drap ou matelassé; mais la mode ne s'oppose nullement à ce qu'on le fasse en velours. C'est une élégance à laquelle toutes les femmes ne peuvent prétendre, voilà tout.

## REVUE DES MAGASINS

La *Scabieuse* (10, rue de la Paix) a eu un véritable succès avec son costume breton; quand on a vu le sien, on ne saurait en vouloir d'autre. Ce gentil modèle réunit toutes les qualités désirables: non-seulement il a bien le caractère voulu, mais il est confortablement établi, avec l'élégance la plus complète et sans aucune affectation excentrique.

Ce costume breton suffit à prouver à nos lectrices que la *Scabieuse* ne s'occupe pas exclusivement du costume tout noir. Sur la demande des dames qui depuis longtemps s'habillent dans la maison; elle s'est mise en mesure de pouvoir répondre à toutes les demandes qui pourraient lui être faites sous ce rapport.

Les costumes riches de la *Scabieuse* ont le plus grand air; la coupe en est parfaite et les garnitures du plus haut goût. Aucune autre maison mieux qu'elle ne sait donner cette grâce piquante à l'habit, au péplum, à la redingote. Nous avons vu des habits de velours doublés de satin blanc et garnis de dentelles blanches et noires, pour accompagner une jupe de faille noire, garnie le plus coquettement du monde de volants noirs et blancs.

Nous pouvons citer également un péplum en brocart gris encadré de loutre et qu'accompagnait une jupe sicilienne grise genre fourreau; puis



une redingote en drap matelassé noir, fendue derrière et ornée de boutons de fantaisie sur les ouvertures, aux manches et aux poches.

Les chapeaux et coiffures de cette maison sont empreints d'un grand caractère de distinction et coiffent à ravir. Une femme jeune et élégante y trouvera la toque de plumes ou la timbale de feutre entourée de castor argenté; la femme âgée pourra choisir, parmi de nombreux modèles raisonnables, la coiffure qui lui conviendra.

— On peut dire que la mode actuelle favorise grandement le commerce de passementerie. A moins que ce ne soient les passementiers qui, par leur intelligence du beau et leur magnifique fabrication, aient créé de si jolies garnitures, que la mode ne veut plus entendre parler d'autre chose. C'est cela plutôt, et nous en trouvons la preuve en visitant le magasin de la maison VATELOT ET C<sup>ie</sup> (59, rue Turbigo).

On y voit d'abord la plus haute nouveauté dans le genre passementerie (galons, franges et boutons), puis le plus grand choix, et tout cela dans les prix les plus avantageux comme *gros*. Car la maison Vatelot et C<sup>ie</sup> est une maison de gros; elle vend par grosses ou demi-grosses, et ses prix sont disposés en conséquence.

La chenille — M. Vatelot nous l'a montré — est à tout et partout : dans les galons, les franges, en broderies sur tulle et dentelle, etc.; rien n'est plus joli.

Le galon brodé se fait surtout sur commande. On envoie un échantillon d'étoffe à la maison en indiquant le choix des couleurs : c'est le plus sûr moyen d'assortir la garniture au costume.

La maison Vatelot possède un superbe choix de franges riches pour robes et confection, avec les assortiments de boutons mohair, ou crochet, présentant de nouveaux aspects.

Confectionneuses et couturières peuvent s'adresser en toute confiance à cette maison; elles y trouveront tout ce qui concerne leur état : fournitures de mercerie, baleines, doublures, faux ourlets, — sans compter la passementerie comme nous venons de le dire, les plissés tout faits, les tulles-dentelles de fantaisie et broderie anglaise ou autre.

— Les mariages occupent fort la maison DE PLUMENT depuis quelque temps; il est, en effet, reçu aujourd'hui de mettre au moins deux corsets dans un trousseau; or, on se marie beaucoup en ce moment. Le joli *corset sultane*, avec sa ceinture *Jeanne d'Arc* obligatoire, est l'heureux élu de toutes ces fêtes; son prix modéré de 35 fr. est un attrait de plus pour les femmes économes. On ne peut regretter, en effet, de déboursier cette somme, lorsqu'on voit le modèle. La maison de Plument se charge également de l'établir en satin ou en moire, avec toute l'élégance que peut réclamer un corset de ce genre.

Afin d'éviter une correspondance inutile pour tout le monde, M. de Plument nous prie de faire observer à nos lectrices que la ceinture de jupon dite *cuirasse*, ainsi que les *jarretelles hygiéniques* et le *lacet hygiénique*, sont d'assez mince importance pour être envoyés *franco* par la poste. Il faut donc avoir le soin d'adresser à M. de Plument (rue Vivienne, 33) un bon de poste de la valeur de l'objet, lorsqu'on en fait la demande. Nous rappellerons, à cette occasion, les différents prix de ces objets : la *ceinture cuirasse* coûte : en étoffe de coton, 6 fr.; en flanelle bien doublée, 10 fr.; — les *jarretelles hygiéniques* : en coton, 3 fr.; en soie, 6 fr.; — le *lacet hygiénique*, 3 fr.

Voici d'autres renseignements à propos de plusieurs questions qu'on nous a adressées : la tournure *Parisienne* vaut 6 fr.; — le jupon *Récamière*, se boutonnant au corset, 20 fr.; — enfin le beau jupon *Sidonie*, pour toilette de soirée, 45 et 60 francs, selon la richesse des broderies ou dentelles.

### SPÉCIALITÉS

On ne saurait trop signaler, au moment où la température change et se fait plus rigoureuse, les excellents effets de la *crème Simon*, qui doit, selon nous, faire partie de tous les nécessaires de toilette. C'est un produit très-hygiénique, délicieusement aromatisé, qui conserve au teint sa beauté, sa fraîcheur et son éclat; en même temps, il prévient et détruit les rides, préserve du hâle et des taches de rousseur.

La glycérine est la base principale de la *crème Simon*; il n'y entre aucun corps gras : aussi ce précieux cosmétique ne peut subir aucune altération ni par la chaleur, ni par le froid; il se conserve indéfiniment pendant les plus longs voyages.

Nous ne saurions trop recommander la *crème Simon* à celles de nos lec-

trices qui, n'en ayant point encore fait usage, seraient disposées à en essayer sur un avis très-sérieux de notre part. On la trouve à Lyon chez l'inventeur, M. SIMON, rue de Lyon, 83, et à Paris, rue Beautreillis, 23. Dépôt chez les parfumeurs.

M. D'A.

### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉS

#### GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnés, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était senti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le **Panorama des modes d'automne et d'hiver** que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée *franco* et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

### SOMMAIRE DU 1<sup>er</sup> N<sup>o</sup> DE DÉCEMBRE 1876

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — Goûts et couleurs, par W. — Regain d'automne, par X. B.-F. — Théâtres, par M. Robert HYENNE. — Les Paroles d'or. — *Histoires buissonnières* : le Cheval, par NADAR. — *In Excelsis*, stances, par M. Robert HYENNE. — *La Dame de Thouars*, légende du X<sup>e</sup> siècle, par M<sup>me</sup> Marie GUERRIER DE HAUPT. — Correspondance. — Revue des magasins et Avis divers.

**ANNEXES.** — Gravure coloriée n<sup>o</sup> 1376, dessin de M. Jules DAVID : toilette de ville, toilette d'intérieur. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n<sup>o</sup> 341, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Boyard*. — G. n<sup>o</sup> 695, dessin de M. E. PRÉVAL : toilette de ville, avec confection nouvelle, vue de dos et de devant. — G. n<sup>o</sup> 699, dessin de M. E. PRÉVAL : élégante toilette d'intérieur.

ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.